

Extraits



## Notre conception des mécanismes

(De Leener Philippe, Totté Marc, mars 2017<sup>1</sup>)

### En deux mots

Dans cette Piste nous livrons notre propre conception des « mécanismes » en même temps que nous précisons différentes conséquences qui en découlent.

### Mots-clefs

Causes, double localisation, hypothèses, mécanismes, réflexivité, représentations, transformation, transversalité

### Sommaire

1. Les mécanismes et le travail des causes	2
2. Les mécanismes comme hypothèses inachevées	3
3. Réflexivité	4
4. Mécanismes et contextes	4
5. Les mécanismes comme engrenages	4
6. Mécanismes et activités humaines	5
7. Transversalité des mécanismes	6
8. L'activité humaine, ultime levier de la transformation des sociétés	6
9. Du local au global par le biais des institutions	7
10. La double localisation des mécanismes	8
11. Les mécanismes comme représentations	9
12. Mécanismes et changement culturel	10
13. « Bons » et « mauvais » mécanismes	10
14. Agir « pour » ou « contre » des mécanismes	11

Le point de départ, rappelons-le, est ce constat partagé par de nombreux intervenants dans le monde du développement, ce sentiment d'être sans cesse dépassé par la dynamique des problèmes : à peine résolu, dans le meilleur des cas, les mêmes problèmes rejaillissent, généralement sous une forme nouvelle, donnant l'illusion qu'il s'agirait de nouveaux défis. En réponse à cette situation, au lieu de s'épuiser à s'attaquer à des problèmes toujours particuliers, sans cesse désarçonnant, nous pensons qu'il faut plutôt s'en prendre aux mécanismes sociétaux qui les génèrent, c'est-à-dire, dans notre langage, s'attaquer aux « usines à problèmes ». Rappelons d'entrée de jeu, que cette perspective n'ambitionne pas de transformer/ modifier/ renverser toute la société, mais de travailler *dans* chaque collectif et *entre* collectifs (familles, organisations, associations, entreprises, mutuelles) les façons d'interagir (de « faire société ») qui produisent inégalités, pauvreté, mal-être, mauvaise

<sup>1</sup> Extraits de De Leener et Totté 2018 Changer sa société (livre à paraître)

santé, etc. Travailler petitement, donc, à l'échelle de collectifs, mais dans l'esprit de rechercher, et prendre pour levier, les articulations concrètes et fonctionnelles entre ce qui s'observe à l'échelle micro (le local) et ce qui s'observe à l'échelle macro (la société)

Pour agir concrètement sur les mécanismes, l'action directe sur les problèmes-formes (voir Piste 3,4 et 12) qui en dérivent reste cependant déterminante et, à vrai dire, en pratique inévitable. Mais la perspective change : la visée n'est plus de résoudre tels ou tels problèmes ici ou là-bas mais de se servir des problèmes-formes visibles et bien concrets pour s'attaquer *aussi* aux usines invisibles qui les fabriquent. Et donc, tout en agissant directement sur des problèmes particuliers, le but est désormais d'affecter le mécanisme supposé les générer. Les problèmes deviennent alors les voies et moyens pour atteindre les mécanismes qui logent profondément dans les sociétés. C'est la stratégie que nous appelons « *faire coup double* » (Piste 49) : le premier coup vise les problèmes, le second cible le mécanisme qui les produit.

Insistons déjà sur un point crucial : le mécanisme visé par le second coup est une *hypothèse*. Une première hypothèse, car il n'est jamais exclu qu'un autre mécanisme, plus fondamental, plus transversal, plus essentiel puisse être dévoilé par la suite chemin faisant. Ainsi, derrière un premier mécanisme, on peut débusquer un autre mécanisme plus profond, plus fondamental encore. Nous revenons plus loin sur ce point capital.

A partir de ce raisonnement d'ensemble, il est possible de mettre en évidence quelques fondements de ce qu'on pourrait considérer notre théorie des mécanismes. Nous irons pas à pas.

## 1. Les mécanismes et le travail des causes

Les problèmes, dans notre conception, qu'ils soient réels (immédiatement sensibles) ou supposés (c'est-à-dire inférés au départ de l'analyse de situations existentielles), peu importe ici, sont donc les symptômes ou les indices qui dévoilent les mécanismes. Par exemple, le déficit chronique dans les budgets des ménages dans les villages dogons (Piste 16) ou l'échec des mobilisations populaires dans le Tamil Nadu (Piste 19) ou encore le surinvestissement dans les tombeaux (les « lacroa ») à Madagascar (Piste 25). Ainsi, les mécanismes se voient – se découvrent – à travers ce qu'ils provoquent en amont, dans le sillage de leurs effets perceptibles dans le réel, par le biais des perturbations qu'ils y déclenchent. Il en résulte qu'ils ne sont donc pas immédiatement visibles. Ils logent au cœur des sociétés, c'est-à-dire qu'ils se présentent comme des rouages invisibles de la vie collective. Ils ne prennent consistance qu'à l'issue d'une analyse des situations où les problèmes ou difficultés qu'ils génèrent se vivent concrètement.

Les mécanismes sont inférés dans le sillage d'une analyse. Ce point est crucial. Cela signifie qu'ils exigent un détour par un raisonnement qui éclaire une *relation causale* : c'est parce qu'il se passe visiblement *quelque chose quelque part* que tels problèmes ou tels effets perçus ici comme désagréables ou dommageables peuvent se faire sentir. En ce sens, on peut dire que les mécanismes sont immatériels, que ce sont des constructions, disons même les vues d'un esprit qui raisonne et qui s'attache à se donner des raisons qui expliquent les problèmes qu'il perçoit, vit et subit. A ce niveau, jusqu'à un certain point, nous partageons la préoccupation des sociologues analytiques : il ne suffit pas de mettre en lumière des causes, les facteurs déclenchant, les adjuvants, ... il faut *montrer comment ces causes travaillent le réel jusqu'à produire leurs effets*. C'est précisément cette quête qui conduit à l'élaboration de mécanismes, une élaboration qui, menée avec les concernés, peut prendre du temps et se révéler sinueuse.

Le travail des causes, c'est-à-dire la manière précise dont les causes produisent leurs effets, est primordial. Par exemple, la rivalité entre les femmes sénégalaises (Piste 14) ne suffit pas pour expliquer complètement les issues éventuellement dramatiques qu'elle peut entraîner sur la santé des nourrissons. Il faut jeter toute la lumière sur le processus relationnel et interactionnel qui mène à une telle issue et qui la rend nécessaire, du moins en première hypothèse.

Comme les exemples développés dans les Pistes 13 à 22 le suggèrent, il apparaît que les mécanismes sociétaux qui retiennent l'attention émergent dans le sillage de préoccupations particulières. C'est parce qu'on est en prise avec une situation particulière, ou un ensemble de situations qui ont un air de famille, parce qu'on veut y mener un certain genre d'action pour les

transformer, que des mécanismes finissent par se détacher. Tout se passe comme s'ils étaient tapis à l'abri des consciences, dans l'ombre, attendant qu'on les sollicite. Lorsque nous parlons de travailler avec les mécanismes, *a fortiori* s'il est question d'agir sur eux, nous n'avons pas en tête la perspective de mener une analyse exhaustive de tous les mécanismes jusqu'à mettre à jour l'ensemble de la grande machinerie sociétale. Pas du tout. Notre perspective est beaucoup plus étroite et opportuniste : on part d'un aspect du réel, soit un problème, soit un symptôme révélé par une situation, et on s'en saisit pour remonter jusqu'à un mécanisme *supposé*, c'est-à-dire dans notre langage, une « usine à problèmes ».

Le fait que nous mettons en avant le travail des causes – et dans son sillage le travail des mécanismes – nous permet de lever une équivoque. Les mécanismes contraignent en sous-main le pouvoir d'agir autant qu'ils délimitent les domaines et formes de l'agir. Pour autant, nous n'affirmons pas qu'ils déterminent à l'avance l'issue de toute situation ou interaction en société. Les mécanismes orientent l'agir et le penser d'une certaine façon ; mais une fois mis au travail dans le réel de la vie, les issues restent incertaines et livrées à la créativité des acteurs impliqués. La vie est contingente. L'ordre y est toujours en tension avec le désordre<sup>2</sup>. Ainsi, par exemple, nous ne défendons pas l'idée que la peur chez les jeunes au Burundi que nous avons cité comme exemple agirait avec la même force et de la même manière chez tous les jeunes ; nous ne prétendons pas non plus qu'elle régit la vie intime de *toutes* les familles du pays. Un même mécanisme ne produit pas *forcément* les mêmes issues. Ainsi, quand bien même, ici ou là-bas, dans ce lieu précis, dans cette circonstance particulière, la peur serait manifestement à l'œuvre jusqu'à structurer les comportements, rien n'est préalablement dit sur la manière dont la peur y travaillera les individus et les groupes qu'ils constituent ; rien n'est définitivement dit non plus sur l'issue que pourraient engendrer leurs gestes, actes ou initiatives sous-tendus en arrière-plan par la peur agissant comme mécanisme structurant. Autrement dit, même si le mécanisme est dévoilé et mis à nu dans toute sa fonctionnalité, l'histoire sociale dans laquelle il joue n'est pas pour autant écrite à l'avance. S'agissant des mécanismes, nous refusons donc d'emboîter le pas d'un déterminisme intransigeant qui évacuerait *de facto* l'historicité des sociétés.

Ce point est crucial pour ceux et celles qui déclarent accompagner des dynamiques de changement. Il n'y a pas de changement en dehors de l'Histoire. Or l'Histoire est par essence ouverte sur l'incertain, elle est impossible à écrire à l'avance, sauf à réduire l'humanité, les hommes et les femmes qui la composent à des robots.

## 2. Les mécanismes comme hypothèses inachevées

Le fait que les mécanismes émergent comme le résultat d'une élaboration met *de facto* en lumière une propriété importante : les mécanismes sont avant tout des *hypothèses* que seule l'action dans et sur le réel permet de confirmer. Toutefois, dans notre perspective, les mécanismes qui justifient ultimement l'action sont des *hypothèses dynamiques*. Nous voulons dire par là que, à force de travailler pour dévoiler, comprendre ou affecter tel mécanisme, à force de se demander comment tel mécanisme travaille jusqu'à générer tels effets visibles, il se peut qu'un autre mécanisme, plus fondamental, davantage central, émerge progressivement jusqu'à supplanter celui qui avait été identifié au départ comme la cible principale.

Agir sur des mécanismes signifie inévitablement engager un processus ouvert sur l'imprévu et l'incertain. Ainsi, au Sénégal (Piste 14), s'agissant des déséquilibres dans l'alimentation des nourrissons, dans un premier temps, nous nous étions arrêté aux rivalités entre épouses au sein des ménages. Par la suite, à la faveur de travaux menés ailleurs, nous sommes revenus sur cette première hypothèse et nous en avons considéré une nouvelle, plus large, plus conséquente, plus structurelle, celle des dynamiques identitaires qui organisent fondamentalement les rapports entre femmes et entre époux dans les espaces polygames. Si le travail avait été poursuivi, peut-être aurions-nous dévoilé un mécanisme encore plus transversal. L'action sur les mécanismes est dès lors toujours inachevée. On peut même dire que l'inachèvement en est à la fois une propriété

---

2- D'une certaine manière, le désordre est la condition de l'ordre. C'est parce qu'il y a désordre que l'ordre surgit, mais en même temps, c'est parce qu'il y a ordre que du désordre se déploie. Cette même logique s'applique aux mécanismes. En fonctionnant, ils produisent à la fois ordre et désordre. Parce qu'ils sont mis en branle par des individus qui ne sont pas des automates sociaux.

fondamentale et une finalité : débusquer tel mécanisme doit ouvrir la voie à la découverte d'un autre mécanisme plus fondamental.

Insistons sur un point : l'action sur les mécanismes est doublement inachevée. Car on n'est jamais certain d'avoir mis en lumière sa fonctionnalité de sorte qu'en même temps on est exposé au doute : se pourrait-il qu'il y ait « quelque chose » de plus fondamental, de plus englobant ? Le doute, partageable et de fait partagé, est une propriété cruciale qui va de pair avec l'inachèvement.

### 3. Réflexivité

Par nature, les hypothèses sont matières à débats, à controverses, à conjectures, et donc à échanges contradictoires. En cela, le fait même de formuler un mécanisme dans tel milieu ou telle société, le fait de lui attribuer des vertus génératives de tels problèmes est matière à discussion et à controverse. Sans doute est-ce pour cette raison que l'analyse en termes de mécanismes est source de *réflexivité* chez les acteurs et au sein des sociétés concernées<sup>3</sup>. Car l'analyse des mécanismes, dans la mesure où elle est réalisée avec et par ceux qui les vivent, les conduit à se prendre pour l'objet de leur pensée, eux-mêmes, leur manière de vivre mais aussi le cadre, les conditions et les modalités de leur existence.

Les mécanismes, du moins dans notre perspective, ne sont donc pas des dictats sur le réel énoncé par des chercheurs investis d'un pouvoir sans limite, mais des construits qui sont *réfléchis par ceux et celles qui vivent les situations* et qui s'efforcent de les formuler, le cas échéant avec l'aide d'intervenants extérieurs en position de facilitateurs d'un processus heuristique.

### 4. Mécanismes et contextes

L'analyse des mécanismes mène ceux qui la réalisent à repérer et expliquer des régularités, à comprendre ce qui les détermine, c'est-à-dire en fin de compte à expliciter les conditions dans lesquelles tels mécanismes réalisent telles performances (telle sorte d'effets à telle échelle). C'est pourquoi *l'analyse des contextes* est, à nos yeux, inévitable : les mécanismes opèrent dans une certaine conjoncture, à telle période, dans tels lieux, avec telle combinaison d'acteurs et telles interactions, toutes sortes de choses qui doivent elles-mêmes être expliquées. Autrement dit, en même temps qu'on convoque un mécanisme, on doit aussitôt se demander pourquoi tel mécanisme se déploie avec une telle force, précisément à cette période-là et dans ce type d'environnements<sup>4</sup>. Les mécanismes sont donc étroitement liés aux contextes de sorte que leur analyse ne peut être dissociée d'une analyse des contextes (voir à ce sujet la Piste 45). C'est notamment à l'issue d'une telle analyse qu'il devient possible d'inférer les conditions dans lesquelles ils sont déclenchés de même que les modalités et enchaînements qui conduisent à la production de leurs effets.

### 5. Les mécanismes comme engrenages

La métaphore de *l'engrenage*, en dépit des limites mécanistes, reste intéressante dans notre perspective. Elle convoque un certain nombre de caractéristiques d'une certaine importance à nos yeux. Par exemple, l'idée d'action : par nature, un engrenage nécessite d'être activé tandis qu'il se met au service d'une action générale. Le concept de mécanisme n'est donc pas détachable de la perspective de l'action, un des fondements de notre conception des mécanismes, ainsi que nous le verrons ci-dessous en portant à l'avant-plan la centralité de l'activité. Auparavant, nous voulons souligner une autre facette, le fait que, comme pour les engrenages, *les mécanismes ne fonctionnent jamais isolément*, en quelque sorte ils font partie d'une machinerie, c'est-à-dire d'un ensemble composé de divers engrenages ou d'autres constituants opérant en lien étroit les uns avec les autres

---

3- Nous invitons le lecteur à relire la Piste n°10 consacrée à l'analyse de la réflexivité.

4- Rappelons ce que nous disions déjà ci-dessus : les contextes ne sont pas des données qui s'imposent brutalement aux acteurs mais des construits. C'est en ce sens que les contextes sont toujours contingents (De Leener *et al.*, 2005a, pp.27-32). En outre, insistons, nous parlons bien *des* contextes (au pluriel).

ou, à tout le moins, s'influençant mutuellement. Un mécanisme prend donc toujours place quelque part dans une machinerie qui le dépasse mais à laquelle il contribue, de sorte que son action et ses effets ne peuvent pas être pleinement compris sans référence à cette machinerie ni à l'action des autres pièces qui la composent.

Bien évidemment, comparer une société humaine à une grande machinerie comporte de sérieuses limites. C'est au mieux une image. Mais une image utile pour suggérer l'idée que toute intervention sur un mécanisme ne manquera jamais d'interférer sur le fonctionnement de la machinerie toute entière. Autrement dit, l'action sur un mécanisme pris pour cible aura toujours pour conséquence de remettre en question toute une série d'équilibres ailleurs dans la machinerie compris comme un système formant un tout provisoirement cohérent, provisoirement stable.

Cela étant dit, les effets sociaux, c'est-à-dire ce qui, dans notre perspective, provient de l'activité des mécanismes, sont des phénomènes émergents, qui résultent d'effets de composition, ce qui conduit à toujours envisager la possibilité qu'un mécanisme n'agisse pas seul ou, pour le dire autrement, qu'un problème ou une situation puisse survenir comme le résultat de l'activité conjointe ou conjuguée de plusieurs mécanismes. La question qui se pose alors en pareil cas est de savoir quel est éventuellement le mécanisme le plus déterminant, c'est-à-dire celui qui se trouverait au centre des effets constatés.

L'image de l'engrenage dans la machinerie attire l'attention sur un aspect d'une grande importance pour ceux que l'action de changement intéresse : il ne s'agit pas simplement d'éliminer un mécanisme purement et simplement, il faut aussi travailler à le remplacer par un autre aux effets et implications différentes. La neutralisation d'un mécanisme implique la plupart du temps la reconstruction d'un autre qui le supplée ou qui en prend le relais. C'est ce phénomène de substitution que nous qualifierons plus loin de « vicariance positive »<sup>5</sup>.

## 6. Mécanismes et activités humaines

La société – ou plutôt les sociétés, au pluriel, pour d'emblée souligner la possibilité de leur diversité – produisent des mécanismes, les entretiennent, les font évoluer, parfois aussi les débranchent pour assurer leur fonctionnement. Les mécanismes sont donc le résultat de l'*activité* des sociétés humaines où ils opèrent. Ils sont produits à *la fois* à l'échelle des individus, disons à une échelle micro, et à une échelle qui les dépasse, celle des institutions qu'ils ont eux-mêmes mises en place, directement ou indirectement, dans le passé ou actuellement. Les mécanismes sont aussi au cœur du fonctionnement des institutions auxquelles, en quelque sorte, ils donnent consistance. Si, du point de vue des individus isolés, membres d'une société, les mécanismes peuvent paraître s'imposer à eux sans même qu'ils en aient forcément conscience, par contre leur existence, et bien entendu leur marche, ne peuvent exister que du fait de leurs activités, ou plus exactement, à la fois par et dans leurs activités. Autrement dit, les mécanismes n'existent que parce que les hommes et les femmes mènent des activités de toute nature et que c'est précisément parce qu'ils sont en activité et que leurs activités produisent des effets que les mécanismes eux-mêmes en produisent.

Ce point est à nos yeux d'une importance capitale car il replace les agents sociaux au cœur du fonctionnement de leur propre société. Adopter une telle perspective revient à reconnaître leur pouvoir d'agir et leur agentivité.

Ce point est d'une grande importance pour une autre raison : il établit, au sein d'une société, donnée une liaison structurelle entre l'activité des hommes et des femmes d'une part et, d'autre part, les mécanismes. Nous ne disons cependant pas que les activités sont les mécanismes. Nous disons plutôt que, si les hommes ne font rien, les mécanismes ne se donnent ni à voir ni à sentir. C'est un peu comme la dynamo actionnée par une roue de vélo : si la roue s'arrête, la lumière s'éteint. La

---

5- Ici, comme ailleurs dans notre texte, nous parlons d'éliminer un mécanisme ou de le neutraliser. En réalité, un mécanisme ne disparaît jamais, au mieux il se transforme, de surcroît lentement et de manière imprévisible. Dans une même société, le mécanisme qu'on croit avoir éliminé, subsiste, parfois simplement tapi dans des interstices de la vie sociale attendant de resurgir, mais plus souvent il emprunte surnoisement d'autres formes. L'histoire, ainsi que Sophia Mappa l'a suffisamment démontré dans son texte, est faite de compositions toujours incertaines et dynamiques entre continuités et discontinuités. Entre éliminer et vouloir éliminer, le chemin n'est ni direct, ni certain.

métaphore vaut ce qu'elle vaut, bien entendu, mais elle ne laisse planer aucun doute sur la nécessité de l'activité humaine à la fois comme siège et moteur des mécanismes. L'activité des acteurs autour et à propos du mécanisme, l'activité liée au mécanisme lui-même, le mécanisme comme lieu symbolique ou matériel, selon les cas, d'une activité ... constituent autant de variations. Tout comme nous l'affirmons ci-dessus, les activités comme lieux et domaines de réalisation de la culture, les activités, de quelle que nature qu'elles soient, sont également le lieu de réalisation des mécanismes. Ce ne devrait pas être une surprise si on admet l'étroitesse des entre cultures et fonctionnement sociétal.

## **7. Transversalité des mécanismes**

Les conséquences de cette prise de position sont innombrables. Soulignons-en immédiatement une première : pour étudier les mécanismes « dans le ventre » de telle société, il faut investiguer en détail les activités que ses membres mènent, non pas toutes, mais plusieurs, celles qui sont concernées par ce qui motive la quête d'un mécanisme, tel problème ou telle situation. C'est à travers ce que les hommes et les femmes font et produisent, y compris leurs comportements, attitudes, représentations, symboles, ... qu'on peut identifier des mécanismes. Toutefois, et ce point est décisif, une seule activité ne permet pas d'identifier à coup sûr tel ou tel mécanisme. La transversalité, c'est-à-dire le fait qu'un même mécanisme investisse plusieurs et souvent un grand nombre d'activités de nature et de forme différentes est le propre des mécanismes fondamentaux dont nous parlons ici. Les mêmes mécanismes travaillent dans des circonstances, des contextes, des situations, des cadres différents, même si leurs modalités, effets et manifestations ne sont pas nécessairement pour autant similaires en tout lieu ou tout milieu.

## **8. L'activité humaine, ultime levier de la transformation des sociétés**

Une seconde conséquence s'impose pour ainsi dire d'elle-même aussi : pour agir sur les mécanismes, il faut agir sur les activités, et donc pas seulement sur ceux et celles qui les mettent en œuvre, ni sur les conditions de leur opérativité. En clair, pour aller jusqu'au bout de notre idée, le changement qui affecte tel mécanisme passe par le changement qui affecte les activités qui les donnent à voir tandis que les hommes et les femmes changent parce qu'ils mettent en œuvre *autrement* leurs activités ou parce qu'ils en mènent d'autres.

L'activité humaine est donc, dans notre conception, le levier ultime de la transformation des sociétés humaines et, par-là, de ceux et celles qui les composent parce qu'elle est aussi le moyen par lequel on accède aux mécanismes. Cette prise de position est, à nos yeux, fondamentale. Pour éviter tout malentendu, nous ajouterons une précision : les activités dont nous parlons ici s'appréhendent à deux niveaux : les activités des individus et celles des structures ou institutions auxquelles ils donnent vie. Il est donc question des activités que les hommes et les femmes mènent, celles qui donnent du sens et une orientation à leur vie, d'une part et, d'autre part, des activités menées par des structures sociales que nous considérons en tant que telles même si, bien entendu, les structures n'ont d'existence que par l'action et les activités des hommes et des femmes qui y sont actifs.

En affirmant cette position, nous défendons clairement le postulat suivant lequel les sociétés humaines sont le résultat de leur propre activité et donc de l'ensemble des activités menées par leurs membres, individuels ou collectifs, délibérément ou non, en pleine conscience ou non. Les formes, circonstances et modalités du vivre-ensemble dans telle société ne dépendent que de l'activité de cette société, c'est-à-dire de l'activité de ceux et celles qui y vivent sous l'influence de ses institutions, elles n'ont pas d'autres origines que leurs propres activités. Même dans le cas de sociétés particulièrement dominées, seule l'activité de ses membres en définitive la détermine dans ce qu'elle est et dans la manière dont elle fonctionne. Les facteurs ou acteurs qui dominent de l'extérieur nécessitent toujours, à un moment donné, l'intervention de ceux qui sont dominés à l'intérieur. Les mécanismes sont donc la création – et la recréation permanente, mais pas nécessairement à l'identique – des sociétés.

Il va sans dire qu'une telle position va à l'encontre de toute perspective déterministe ce qui, bien entendu, nous conduit à rejeter d'emblée toute possibilité de matérialisme historique au sens marxiste

du terme. Les mécanismes qui sont à l'œuvre dans une société donnée sont profondément historiques en ce sens qu'ils résultent de la créativité, et donc de l'activité, de ceux qui y vivent à *un moment donné* et qui en font quelque chose. Ce qui signifie que les mécanismes affectent en même temps qu'ils sont affectés.

## 9. Du local au global par le biais des institutions

Cette dernière précision nous mène vers une autre question, celle du *changement d'échelle* qui est d'une importance cardinale pour les acteurs de développement. En effet, comment, en agissant ici, peut-on générer des effets qui ont des répercussions au niveau du système ? Comment en agissant *ici* à l'échelle micro avoir *là-bas* un impact à l'échelle méso ou macro ?

Cette question tourmente un grand nombre d'acteurs depuis longtemps. Comme nous l'avons déjà avancé précédemment en discutant les sociologues analytiques (Piste 23), les institutions sont ce qui, d'après nous, conduit en ligne droite du micro au méso et au macro, et *vice versa*, du fait de leur production à trois niveaux : les règles, les normes et les valeurs<sup>6</sup>. Les institutions existent à toutes les échelles, depuis l'individu jusqu'à la société comme totalité. Mieux : elles n'existent que si, et seulement si, elles relient en permanence les différentes échelles, dans une quête toujours inachevée – inachevable – de cohérence. Les institutions sont à la fois des lieux sociaux, par exemple la famille, le clan, l'école, la mosquée, l'église, la justice, l'Etat ... mais également des manières de fonctionner dans ces lieux qu'impliquent nécessairement ces institutions, c'est-à-dire des façons de faire famille, de faire école, de faire église ou confrérie, de faire justice, de faire Etat, ... Ce sont des organisations (des structures) en même temps que des modes d'organisation (des fonctionnements) qui incarnent des règles, des normes et des valeurs et, dans leur sillage, tout un cortège de représentations qui fondent ce qu'en son temps, Castoriadis nommait l'imagination radicale.

En somme, les institutions sont les gardiennes des règles, normes et valeurs en même temps qu'elles sont les formes sociales que prennent ces règles, normes et valeurs. Elles les incarnent, elles en sont le corps social. Les institutions sont aussi le domaine privilégié des significations imaginaires<sup>7</sup>. Tout le patrimoine d'explications, de « bonnes » ou « mauvaises » raisons de faire ou de ne pas faire ceci ou cela, toute l'histoire de ces raisons qui s'infiltrent jusque dans le dernier détail des gestes, s'inscrit dans les institutions et s'y reproduit à l'insu des agents sociaux. Enfin, du fait même qu'elles incarnent les normes, règles, valeurs et représentations corrélées, les institutions donnent consistance aux *limites* qui s'imposent aux individus membres d'une société, des limites auto-instituées qui sont le propre des sociétés humaines et qui les distinguent radicalement des sociétés animales.

Cette analyse nous conduit droit à une conclusion : les institutions sont les lieux privilégiés où les mécanismes se produisent et se reproduisent. Les institutions hébergent les mécanismes en même temps qu'ils leur donnent une légitimité d'autant plus forte qu'elle relève de l'impensé et de l'impensable.

Ainsi, un grand nombre de mécanismes nichent précisément à ces divers niveaux (injonctions, limites, imaginaire,...). Il en résulte que, sitôt qu'on affecte les institutions, on affecte *de facto* des mécanismes, directement ou indirectement. Et *vice versa* : toute action sur un mécanisme a des répercussions sur une ou plusieurs institutions<sup>8</sup>. La vie sociale est entièrement construite autour de règles, normes et valeurs, dont un grand nombre sont implicites, sinon rarement ou jamais dites tant elles sont constitutives des structures sur lesquelles repose la vie en société. Les institutions sont justement la voie par laquelle les règles, normes et valeurs rentrent dans le domaine du non-dit. L'institutionnalisation est le processus par lequel les règles, normes et valeurs « s'invisibilisent » à la conscience des acteurs en prenant une forme particulière, celle que leur offre telle ou telle institution.

---

6- Nous nous sommes déjà longuement expliqué à ce niveau dans De Leener (2009). Ici, nous ne reprendrons que la quintessence de notre position en la matière.

7- Au sens précis que Castoriadis (1975) donne à ce concept.

8- La dimension institutionnelle, avec son puissant arrière-plan représentationnel au sens où nous l'introduisons dans notre conception, figure à nos yeux comme un angle mort dans les analyses habituellement proposées par les écoles de sociologie qui ont mis à l'avant-plan les mécanismes, la sociologie analytique en particulier. Or, toute approche par les mécanismes reste inachevée – et selon nous improductive – si elle n'aborde pas explicitement la question des institutions et du rapport entre mécanismes et institutions.

Or, justement, fonctionnellement, les mécanismes se mettent au travail dans le non-dit des sociétés. Ainsi, les mécanismes empruntent la même voie que les règles, normes et valeurs pour prendre place dans la société en convoquant un cortège de représentations qui les rendent paradoxalement *inconsciemment présentes* à la conscience des individus<sup>9</sup> : ils rentrent en clandestinité dans le sillage des processus d'institutionnalisation qui ainsi informent la manière dont ils rentrent dans une institution. Ils contribuent ainsi à l'élaboration des institutions en même temps qu'ils s'en retrouvent influencés<sup>10</sup>. Le paradoxe tient en ceci : pour être pleinement fonctionnelles, les normes, règles et valeurs deviennent littéralement impensées, c'est-à-dire implicites car inconscientes, au sens précis de se rendre absentes à la conscience des individus sur lesquels elles agissent. Mais, pour y parvenir, elles se logent dans des représentations qui, elles, au contraire, tapissent la conscience des individus. Tel est le paradoxe : des structures inconscientes ont besoin de se loger dans des éléments conscients pour agir sur le réel.

## 10. La double localisation des mécanismes

Toutefois, comme nous le soulignons déjà ci-dessus en parlant de *double localisation*, l'effectivité des mécanismes qui dynamisent les institutions tient au fait qu'ils logent aussi *simultanément* dans la pensée et dans le corps des membres de la société, en général tellement profondément qu'ils sont devenus des impensés. Le passage à la forme d'impensé<sup>11</sup> est une condition majeure de l'efficacité des mécanismes. Ainsi, par exemple, pour les paysans camerounais dont nous parlons à la Piste 15, il ne fait aucun doute que la verticalité et la hiérarchisation de leur univers social ne font pas l'objet d'une réflexion à chaque action qu'ils entreprennent. La verticalité est littéralement une structure mentale qui organise leurs pratiques, leurs pensées, leur langage, mais également leurs prises de décision et donc leurs motivations, mobiles et préoccupations. Sa force d'évidence est sous-tendue par d'innombrables représentations qui balisent la vie quotidienne, jusque dans les manières de nommer les choses et de parler<sup>12</sup>. Il en va de même pour les femmes dogons (Piste 16) avec lesquelles nous avons découvert le poids du regard des autres femmes dans leur vie quotidienne ou pour ces adolescents burundais qui nous avaient invités à sonder le poids de la peur proximale dans les sphères privée ou publique. La verticalité, le regard d'autrui, la peur sont autant de structures mentales qui obligent ou empêchent de faire, de ressentir, de dire, de se dire ceci ou cela, de telle ou de telle autre manière.

Dans ces trois exemples, il a fallu une perturbation dans le fonctionnement normal de la vie ordinaire pour rendre visibles ces mécanismes et en particulier pour qu'ils deviennent un objet de pensée

---

9- Le paradoxe tient en ceci : pour être pleinement fonctionnelles, les normes, règles et valeurs deviennent littéralement impensées, c'est-à-dire inconscientes, au sens précis de se rendre absentes à la conscience des individus sur lesquels elles agissent. Mais, pour y parvenir, elles se logent dans des représentations qui, elles, au contraire, tapissent la conscience des individus. C'est là le paradoxe : des structures inconscientes ont besoin de se loger dans des éléments conscients pour agir sur le réel.

10- C'est la raison pour laquelle nous reviendrons plus précisément sur les processus d'institutionnalisation au chapitre suivant.

11- On pourrait parler ici d'intériorisation, au sens de reprendre à son compte, de faire sien, des contingences qui auparavant étaient comprises comme agissant hors de soi, face ou contre soi. Intérioriser signifie alors faire corps avec (ou faire soi) ce qui vous contraint de l'extérieur, c'est-à-dire transformer un donné (qui vient des autres ou de l'autre autour de soi) en une structure de soi, le « donné » (par les autres) devenant un « pris » (par soi) s'imposant comme un élément d'élaboration intérieure de soi. L'intériorisation est complète lorsque ce qui a été pris devient une partie de soi à part entière, tellement qu'on n'a plus besoin de le convoquer à sa conscience, c'est-à-dire qu'on n'a plus besoin d'en faire un objet de délibération intérieure pour le transformer en un objet à soi. L'objet, en somme, est devenu partie du sujet, partie opérante au double sens où désormais elle agit à travers soi en même temps qu'elle est agie par soi. Toute structure mentale passe par un tel processus (d'intériorisation) avant de devenir structure de soi, pour soi et par soi. Si l'existence d'un tel processus ne fait guère de difficulté, la manière précise dont il se réalise donne lieu à des débats complexes qui relèvent des théories de l'apprentissage (les positions pouvant être radicalement opposées, suivant par exemple qu'on emprunte les pas d'auteurs tels que Piaget ou Vygotsky).

12- Lors de nos nombreux séjours au Cameroun, dans les années 1995 à 2002, nous nous sommes souvent dit, à titre d'hypothèse fondamentale, que la structure des langues locales, jusque dans leur grammaire et leur syntaxe, devait littéralement charpenter la perspective d'un monde *nécessairement* vertical. Mis à part quelques travaux lexicographiques, au demeurant plutôt sommaires, nous n'avons, hélas, jamais pu vérifier rigoureusement cette hypothèse.



explicite et donc de l'ordre d'une préoccupation (au sens littéral de quelque chose qui occupe la pensée). Ce retour, ou ce passage, de l'impensé au domaine du « pensé », et donc à ce qui (re)devient objet de parole, exige le recours à des mots appropriés, capables de désigner proprement le mécanisme. En l'occurrence, dans le cas des sultanats nord-camerounais, il n'a pas été facile du tout de s'entendre sur un mot capable de restituer le mécanisme de « verticalisation » dans toute sa complexité. Les difficultés ont surgi lors des travaux avec l'équipe du projet concerné, en langue française, mais se sont amplifiées par la suite lorsqu'il a fallu travailler en fulfulde (fulani) avec les concernés<sup>13</sup>.

## 11. Les mécanismes comme représentations

C'est le moment d'approfondir ce que nous avançons ci-dessus, notamment au point 3, en désignant des mécanismes comme des construits. Les mécanismes dont nous parlons sont aussi des représentations sitôt qu'on les désigne, c'est-à-dire qu'ils convoquent des manières de s'expliquer les choses, des manières faites d'arguments et de conventions (au sens de Sperber, 1982) de sorte que leur entrée en existence passe par des mots et donc par tout un travail de mise en mots. Or, les mots n'épuisent jamais la pensée qu'ils supportent et qui, en retour, les supporte. Un mot ne se présente jamais seul à sa conscience, il y surgit dans un nuage de significations connexes plus ou moins conscientes. Par exemple au Nord-Cameroun, s'agissant de construire le mécanisme à l'œuvre, il a fallu un certain temps pour évoluer d'une représentation relative au couple « inférieur / supérieur » à une autre représentation, voisine certes mais sensiblement plus large, convoquant cette fois un couple différent, « vertical / horizontal »<sup>14</sup>.

Entre ces deux *moments représentationnels*, il y a eu un passage par le concept « égal » grâce auquel il devenait possible de dépasser l'opposition « inférieur / supérieur », mais qui restait insatisfaisant et surtout difficile à rendre dans les langues utilisées. C'est en généralisant et en dépassant le concept d'égalité que l'idée est venue de parler plutôt d'horizontalité (au sens précis de « à côté de ») et, dès lors, d'opposer vertical à horizontal (en convoquant les perspectives rendue par les expressions « au-dessus de, en-dessous de »). Tant bien que mal, faute de conceptions géométriques similaires dans les différentes langues et cultures convoquées dans les situations vécues<sup>15</sup>.

S'agissant de changement, le premier couple (inférieur / supérieur) se déclinait dans la catégorie de l'inversion : on était inférieur, on devient supérieur, ou l'inverse, mais fondamentalement dans le cas d'espèce le mécanisme appréhendé reste inchangé. Le second couple (vertical / horizontal), par contre, imposait une véritable rupture, un changement de géométrie mentale car elle ne convoquait plus l'inversion qui en définitive n'est rien d'autre que le même autrement<sup>16</sup>. Ce développement représentationnel, correspondant au passage d'un répertoire de significations à un autre qui lui est proche mais néanmoins différent, met en jeu des structures mentales. C'est par les mots et, de

---

13- A vrai dire, au Nord du Cameroun, la situation sur le plan linguistique est d'autant plus complexe que les sujets des sultans ne parlent pas nécessairement la même langue. A la verticalité des rapports sociaux, à la profonde asymétrie sociale s'ajoute en quelque sorte une asymétrie sémantique au sens précis où la transposition dans des langues différentes affecte la capacité à se faire comprendre, à restituer sa pensée, à communier la signification exacte de ses propos.

14- Sans parler ici des difficultés linguistiques considérables qui nous ont accompagnés tout au long de ces travaux. La transposition exacte de la signification française ou anglo-saxonne du concept « vertical » est restée problématique jusqu'au terme des travaux. En effet, ce concept convoque inévitablement – en français – une référence géométrique (par exemple, le rapport à l'idée de plan, de base de plan et d'orientation de ce plan) qui n'existe pas de la même façon dans les langues locales avec lesquelles nous avons été conduit à travailler et qui, en tout état de cause, ne convoque pas des mots chargés de significations similaires. L'écart de signification est toujours potentiellement source de contredit et de contradiction.

15- Notons au passage que la verticalité n'implique nullement automatiquement la hiérarchie. Les deux termes ne sont en aucun cas synonymes.

16- Comme le dit si justement un proverbe gourounsi (Réo, Burkina faso) : « *le monde ne change pas si tu marches sur ta tête* ».

manière plus large, le langage que les mécanismes se retrouvent associés à des structures mentales<sup>17</sup>.

## 12. Mécanismes et changement culturel

Cette précision nous permet de consolider deux points importants qui fondent aussi, au passage, deux postulats fondamentaux dans notre cas. Quand, dans ce texte, nous disons que des mécanismes « logent dans le ventre de la société », nous invoquons une métaphore. On pourrait s'en contenter et prendre le risque d'en rester là en spéculant qu'on finira par se faire comprendre et que l'image se suffit à elle-même. Nous ne nous en contenterons pas. En réalité, nous voulons dire par là que ces mécanismes convoquent des structures mentales. Nous établissons alors un lien direct entre « mécanisme » et « structure mentale » : à tout mécanisme correspond une structure mentale *active*, c'est-à-dire opérante à deux niveaux : d'une part, chez les individus et, d'autre part, au sein des institutions dont ces individus se dotent lorsqu'ils font société.

Ce premier postulat, lourd de conséquences, mène en droite ligne à un second : toute action sur un mécanisme signifie *de facto* agir sur un fondement culturel, c'est-à-dire potentiellement sur un impensé en prise avec de l'effectuation. Ce n'est pas une surprise. En effet, si on reconsidère brièvement les différents cas de mécanismes évoqués dans les Pistes 16 à 21, il ressort que tous sont liés, d'une manière ou d'une autre, mais étroitement, à la vie des sociétés – et donc à leur fonctionnement – dans lesquelles ils sont mis en évidence, depuis les manières de penser ou de se penser avec les autres, les manières de parler du monde ou de se le représenter, les façons de faire ou de pratiquer, ... La culture est mobilisée simultanément sur ses deux versants principaux : sur le versant symbolique (les langues, les artefacts, les représentations, les significations, ...) mais également sur le versant de l'effectuation (les activités, les comportements, les attitudes, ...) soit les arts du « faire ça ou comme ça » mais aussi du « se faire soi » en société). C'est pourquoi, selon nous, parler de mécanismes conduit automatiquement à s'introduire dans le domaine de la culture. Le changement à hauteur des mécanismes correspond à un changement culturel au sens fort du terme.

## 13. « Bons » et « mauvais » mécanismes

Jusqu'à présent, nous avons raisonné avec l'idée de mécanismes à combattre. Donc implicitement de « mauvais » mécanismes. Il faut lever un doute à ce propos. Aucun mécanisme n'est « bon » ni « mauvais » en soi. Un mécanisme devient « bon » s'il est qualifié comme tel par ceux qui l'analysent et se proposent d'agir dessus ou avec. Un mécanisme peut être « bon » à une époque, c'est-à-dire désirable, et devenir « mauvais » à une autre époque, parce que le contexte ou les circonstances historiques ont changé. Il n'existe donc, *a priori*, aucun mécanisme qui soit universellement désirable ou indésirable. Le caractère « bon » ou « mauvais » est donc le résultat d'une construction faite par une société à un moment donné de son histoire. Elle a été éventuellement l'objet de luttes qui l'ont imposé comme nécessaire et désirable ou, à l'inverse, qui l'ont déclaré nocif.

S'agissant du secteur du développement, cette considération est cruciale dans la mesure où on ne peut pas *a priori*, de l'extérieur, en s'appuyant par exemple sur un point de vue universel, affirmer que tel état de société, sous-tendu par telle famille de mécanismes, serait « bon » ou « mauvais ». Seuls ceux et celles qui vivent – et construisent de tels états de société – peuvent en convenir. La lutte contre tel mécanisme ou, à l'inverse, en faveur de tel autre mécanisme qu'on lui préfère relève en dernier ressort du choix des sociétés concernées. Seules ces sociétés peuvent le déclarer et donc en faire un objectif. C'est pourquoi les mécanismes et leur « valeur » ne peuvent être utilement débusqués que par ceux et celles qui les vivent et qui leur donnent vie. De l'extérieur, on peut avoir une opinion, on peut exprimer des souhaits, mais ce ne sera jamais que de l'intérieur des sociétés que pourra être mené le changement et que donc l'action sur des mécanismes peut prendre du sens.

---

17- Pour bien faire, il faudrait nous expliquer ici sur les liens entre mot, langue, langage et représentation pour épuiser la problématique que nous soulevons en assimilant les mécanismes aux représentations. Nous avons renoncé à le faire dans ce texte.

## **14. Agir « pour » ou « contre » des mécanismes**

Dernier point à clarifier qui découle immédiatement de ce que nous venons de dire : jusqu'à présent, nous avons parlé de lutte « contre » des mécanismes. Tous nos exemples vont dans ce sens. De ce point de vue, on pourrait nous reprocher, comme nous avons pu le faire nous-mêmes en d'autres temps et d'autres circonstances dans le secteur du développement, de ne nous intéresser qu'aux problèmes, qu'aux aspects négatifs, en passant sous silence les ressources et la créativité populaire, notamment en ignorant le fait qu'on puisse aussi avoir affaire à des mécanismes « positifs » qu'il s'agirait, non plus de combattre, mais au contraire de promouvoir.

Ce reproche est totalement fondé. Il ne remet pas en cause notre investigation, ni notre conception des mécanismes. Il nous oblige, par contre, à préciser que l'action sur les mécanismes peut se faire de deux manières : soit agir « contre » de « mauvais » mécanismes, soit agir « pour » de « bons » mécanismes. Les deux étant souvent articulés (étant entendu que le caractère « bon » ou « mauvais » est une construction sociétale : il revient aux concernés à se prononcer).